Zeitschrift: Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique
Herausgeber: Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique
Band: - (2006)
Heft: 70

Artikel: Mieux connaître les effets du "coup du lapin"
Autor: Jahn, Ruth
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-551894

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Ras-le-bol de l'école

Sécher les derniers cours de la journée ou les branches que l'on n'aime pas, se faire passer pour malade auprès de ses parents ou ses enseignants: le phénomène de l'école buissonnière n'est pas nouveau, mais en Suisse peu de recherches lui ont été consacrées. Margrit Stamm, professeure de pédagogie et de psychopédagogie à l'Université de Fribourg, l'a récemment étudié en se basant sur un choix aléatoire de 28 écoles et près de 4000 élèves de huit cantons alémaniques. Les données concernant les jeunes de 12 à 17 ans sont étonnantes: 47 pour cent avouent avoir séché les cours une ou plusieurs fois. Plus d'un tiers commence déjà entre la quatrième et la sixième primaire. En l'absence de données, on ignore si le phénomène a augmenté. Selon Margrit Stamm, il y a pourtant matière à réflexion, lorsque l'on sait que ceux qui sèchent beaucoup, soit 6 pour cent des élèves, courent plus de risque d'avoir un comportement délinquant. Les motivations pour sécher sont multiples, mais 64 pour cent des élèves avouent le faire car l'école les ennuie. Le phénomène semble donc essentiellement lié à un ras-le-bol de l'école. Les filles sont un peu plus nombreuses à sécher, quoique plutôt occasionnellement, alors que les garçons qui sèchent le font en revanche massivement, soit plus de cinq fois par année scolaire. Un jeune sur cinq falsifie en outre la signature de ses parents. Margrit Stamm estime que le problème est mal reconnu dans les écoles. Les enseignants ont en effet assuré au début de l'étude que le phénomène n'était pas d'actualité chez leurs élèves. **Daniela Kuhn** ■

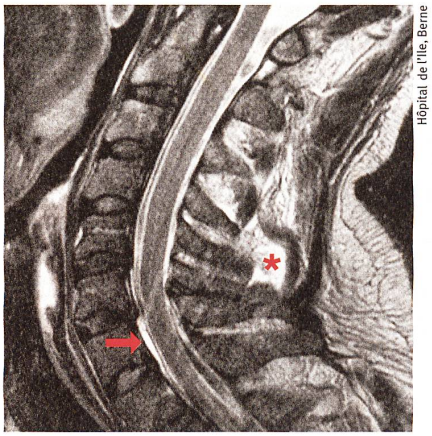
Nik Hunger

La plupart des élèves sèchent les cours parce que l'école les ennuie.

Contrariété inconsciente

Comment réagissons-nous lorsqu'un bus nous file sous le nez? En attendant tranquillement le suivant ou en pestant? De fait ce sont des évaluations automatiques, fonctionnant de manière inconsciente, qui déterminent la contrariété face à un événement. Telle est la conclusion d'une étude, publiée récemment, qui a été menée par Frank Wilhelm, responsable du laboratoire de psychophysiologie clinique de l'Université de Bâle, conjointement avec des chercheurs des universités de Stanford et d'Amsterdam. Un test psychologique demandait notamment de classer le plus vite possible des mots comme «contrôlé» ou «éclaté» avec des notions positives ou négatives comme l'«honneur» ou la «paresse». La rapidité d'exécution excluait toute manipulation des sujets. Dans une situation de laboratoire suscitant la contrariété, des signaux verbaux, mimiques ou cardiovasculaires ont été comparés avec de précédentes déclarations des participants sur leur propension à s'irriter. L'échantillon des réactions montre que les participants capables de contenir leur contrariété ont considéré l'expérience comme un défi plutôt que comme une menace. La manière de gérer les émotions semble ainsi déterminée par les gènes, l'expérience précoce, l'éducation et la culture, et le processus se déroule en grande partie automatiquement. Des changements peuvent malgré tout surgir au cours d'une existence et ils peuvent aussi être appris. **Daniela Kuhn** ■

Personality and Social Psychology Bulletin (2006), vol. 32, n°5, pp. 589–602



Hôpital de l'Ile, Berne

L'image IRM de la colonne cervicale d'un patient montre des lésions dans le canal cervical (flèche) et à l'apophyse épineuse (étoile).

Mieux connaître les effets du «coup du lapin»

Chaque année près de 26000 personnes sont en Suisse victimes d'un traumatisme de type «coup du lapin». Pour la majorité d'entre elles, les douleurs, principalement de la nuque, disparaissent rapidement, mais elles peuvent aussi parfois devenir chroniques et restreindre la qualité de vie.

Des chercheurs du Programme national de recherche «Santé musculosquelettique – douleurs chroniques» (PNR 53) ont examiné pour la première fois des blessés dans les 48 heures suivant un accident à l'aide de l'imagerie par résonance magnétique. Ils ont ainsi réussi à mettre en évidence, chez près de la moitié des 51 patients, des lésions qui ne peuvent être détectées aux rayons X ou au scanner: blessures minuscules ou microfractures des vertèbres, hémorragies ou encore élongations et déchirements de ligaments et de muscles. «Nous cherchons à savoir s'il s'agit là des patients dont les douleurs deviennent par la suite chroniques», explique la responsable de l'étude, Suzanne Anderson de l'Hôpital de l'Ile à Berne. Tous les patients sont réexaminés après trois et six mois et leur processus de guérison comparé. Les médecins soumettent les cas chroniques à une anesthésie locale. Ils peuvent ainsi vérifier si les lésions détectées par IRM sont véritablement responsables des douleurs. L'objectif de l'étude est d'élucider les causes des maux de la nuque et d'identifier rapidement les patients risquant de développer une affection chronique afin de pouvoir les traiter le plus tôt possible et de façon ciblée. **Ruth Jahn** ■